

Études littéraires africaines

Le souffle et le travail. Le cas de Sony Labou Tansi

Nicolas Martin-Granel



Number 15, 2003

Approche génétique des écrits littéraires africains. Le cas du Congo

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1041668ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1041668ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (print)

2270-0374 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Martin-Granel, N. (2003). Le souffle et le travail. Le cas de Sony Labou Tansi. *Études littéraires africaines*, (15), 23–30. <https://doi.org/10.7202/1041668ar>

LE SOUFFLE ET LE TRAVAIL LE CAS DE SONY LABOU TANSI

À l'Homme, le Hasard donna deux mains pour manœuvrer les mondes
et une tête pour prévoir là où lui n'avait rien prévu,
de telle sorte que la création ne fut plus qu'une éternelle ébauche.
Sony Labou Tansi, *Conscience de tracteur*

En effet, par son activité scripturale précoce, continue, intense, immense et débordante dans tous les genres, Sony Labou Tansi est vraiment un cas en littérature africaine francophone, un cas exceptionnel, peut-être unique : une sorte d'hapax littéraire, pour emprunter à la philologie ce terme qui désigne un mot à occurrence unique et donc ouvert à toutes les hypothèses de sens. À propos du *Commencement des douleurs* en cours d'élaboration, qu'il entreprenait d'étudier en pionnier de la critique génétique africaine, Jean-Claude Blachère notait déjà : "J'ajoute que j'y ai vu l'occasion d'esquisser, sur un cas concret, une étude stylistique à partir de l'examen des manuscrits d'auteurs, pratique encore très mineure en littérature négro-africaine. Je précise que les aléas de la correspondance, les urgences de la vie quotidienne ou professionnelle expliquent sans doute que je n'ai pas reçu de réponses aux demandes adressées à plusieurs romanciers. Il faut compter aussi avec les réticences, la perte des manuscrits, la méfiance envers l'Œil¹." Et l'écrivain Ahmadou Kourouma de confirmer la règle : "En Afrique, on se méfie de l'écriture." Bien loin de s'en méfier (c'est plutôt du côté de la lecture comme consommation qu'il avait des réticences), S. Labou Tansi confiait et montrait facilement ses manuscrits à ses amis, notamment à Sylvain Bemba, sans doute le premier de ses lecteurs critiques. Il se confiait aussi volontiers dans ses lettres. L'histoire (littéraire) est bien connue. Ce qui l'est moins, c'est l'histoire même de son écriture racontée par lui-même et par les témoins que sont ses... écrits. Presque dix ans après la mort prématurée de l'écrivain, la partie immergée de l'iceberg reste largement méconnue. Pour tenter de faire le point sur la production manuscrite de l'écrivain congolais, on peut partir de cette petite histoire, qui se retrouve presque inchangée dans nombre d'entretiens et de conférences que l'écrivain a donnés :

- Quelle a été votre première œuvre littéraire ?
- J'ai écrit mon premier roman quand j'étais en classe de 3^e en 1966. Il s'intitulait *Le Premier Pas*. Je l'avais envoyé aux éditions du Seuil qui, à l'époque, l'avaient refusé prétextant qu'on y décelait un souffle, mais qu'il manquait du travail².

¹ Jean-Claude Blachère, *Négritures*, L'Harmattan, 1993, p. 227.

² "Sony Labou Tansi, écrivain congolais", interview, Erlangen, "Congrès international de littérature", 1993, in *Nouvelles du Sud. La Francophonie littéraire en procès*, Silex, 1999, p. 268.

Histoire sans doute exemplaire de la précocité et de la qualité de sa production (et de la fugacité ou volatilité du produit : ce premier manuscrit n'a pas été [encore ?] retrouvé, non plus d'ailleurs que la note de lecture adressée au jeune écrivain), mais aussi des deux traits qui caractérisent son écriture en général dans sa double dimension, indissociablement théorique et pratique : *le souffle et le travail*. Ou encore, selon la boutade classique, l'inspiration et la... transpiration. L'éditeur³ reconnaît immédiatement dans ce "premier pas" l'empreinte d'un écrivain né - à qui ne manque certes pas cette innéité dont Flaubert se plaignait qu'elle ne lui ait pas échoué - mais le refuse en l'état sous le "prétexte" qu'il n'est qu'un brouillon exigeant d'être retravaillé. Pré-texte dit-il justement, là où nous entendons, déjà, avant-texte, au moins virtuellement.

Pour une physique de l'écriture

Le prétexte invoqué par S. Labou Tansi préfigure aussi le malentendu fondateur avec les éditeurs, notamment Le Seuil qui aura le privilège exclusif de publier l'œuvre romanesque. Entre le "souffle" et le "travail", se profile l'écart textuel entre le manuscrit jamais définitif et le livre publié. S'intercale le travail de l'éditeur sur le manuscrit, les négociations, les dernières corrections. Transcrire les signes graphiques du cahier manuscrit en caractères d'imprimerie ne va pas sans pertes ni ajouts, sans trahison donc comme pour la traduction. La mise en pages, la mise en livre est une opération culturelle qui réduit l'exception artistique et artisanale de l'écriture au dénominateur commun du produit fini, formaté. Même la ponctuation s'en trouve affectée, désinfectée (Sony se dit "vénéneux"), mise au pas, à l'ordre des livres. Le rythme donc, surtout, comme on le voit pour *L'État honteux* - le roman favori de l'auteur où le souffle s'exerce à plaisir et sans fatigue (sans travail) -, gonfle des "phrases" interminables ; eh bien, ce flux verbal ininterrompu du tapuscrit original a été comprimé, endigué, trié par les blocs de paragraphes supposés plus lisibles. L'édition est pavée de bonnes intentions... De peur du malentendu, on en vient à laisser inédit l'inouï du texte.

Il est enfin une autre leçon, mais négative pour la critique génétique proprement dite, à tirer de cette histoire édifiante : elle ne nous renseigne guère sur la pratique scripturale de l'écrivain en herbe. Participant de la "fonction auteur" et de la construction de son mythe fondateur (la première œuvre sortie tout armée de la tête sacrée de son auteur, comme par l'opération de la Sainte Écriture, une écriture gonflée du souffle : pneumatique), elle occulte au contraire l'écrivain à l'œuvre, la connaissance du

³ Luc Estang, selon certaines sources, aurait été le premier lecteur à remarquer le coup de plume de Sony, à en être, si je puis dire, soufflé. Cependant une première investigation dans ses archives personnelles n'a pas permis de retrouver la trace de cette admiration. Il faudra pousser la recherche dans celles de l'éditeur, Le Seuil, lesquelles ne sont pas encore, hélas, accessibles.

travail artisanal de sa main et qui précède la reconnaissance de son art. C'est dire qu'avec cette anecdote, on en reste à la classique étude de genèse externe de l'œuvre conçue comme une simple succession de livres eux-mêmes reçus comme des événements ; elle aboutit à l'établissement du squelette bio(biblio)graphique : influences, circonstances, anecdotes, balisage en repérage absolu de dates, durées et lieux des produits finis, accueil de la critique, prix littéraires, etc. Tout au plus sait-on que la date de parution des livres ne correspond pas toujours au temps de leur écriture ; ainsi dans l'épopée auctoriale sonyenne, on retient souvent cette analepse éditoriale de *L'Anté-Peuple* déjà écrit (sous le titre *La Natte*) avant que ne paraisse *La Vie et demie* en 1979 : ce coup d'essai et de maître aurait entraîné dans son sillage la décision de sortir le roman précédent en attente de publication, le marché étant désormais porteur et le lectorat demandeur. Même si, après coup, l'auteur a parfois donné de cette anachronie une version quelque peu différente (manque de finitions, de... travail), il n'en demeure pas moins que la genèse externe est faiblement explicative de la trajectoire et de la dynamique de l'écriture. Il y manque l'épaisseur - la poisse aussi ? - de l'écriture en mouvement, avec ses avancées, ses reculs et ses impasses, ses faux pas.

L'anecdote est courte, facile, et laisse à désirer. Il en va de même du fameux et énigmatique "écrire par étourderie" inscrit au fronton de *La Vie et demie*, ainsi expliqué par le soi-disant étourdi lui-même : "J'ai écrit la première version de *La Vie* en juillet 1977. Je partais à Pointe-Noire et j'ai perdu cette version dans le train. J'ai dû recommencer à Brazza⁴." Une telle réécriture qui se fait entièrement de tête et par cœur suppose au contraire une écriture rien moins qu'étourdie ! Étourdissante plutôt. Ici l'oubli qui s'apparente à un acte manqué est précédé d'une mise en mémoire des mots, comme il en est des notes en musique. C'est le paradoxe de l'improvisation, où le souffle ne saurait souffrir de la moindre impréparation. Une fois inscrite dans une mémoire orale, la partition peut se rejouer indéfiniment, en se jouant des fausses notes ou des trous de mémoire. Le souffle est inséparable du travail, comme la bouche qui dit l'est de la main qui écrit. Entre les deux, pas de solution de continuité. L'approche discontinue par le dualisme souffle/travail est une solution trop facile, me semble-t-il, aux problèmes complexes que pose l'écriture de Sony Labou Tansi.

A la recherche de "l'énergie noire"

Sony Labou Tansi est un phénomène dont l'énergie d'écriture fut considérable, qu'on n'a pas fini d'expliquer. Sony énergumène. Il fait donc un *premier pas*, un verbe naît - *et la lumière fut...* Certes. Mais cette

⁴ "Entretien avec Sony Labou Tansi, 2 juin 1987", *Le Sens du désordre*, Centre d'études du XX^e siècle, Montpellier III, 2001, p. 174.

lumière méta-physique éblouit. Elle fait oublier toutes les petites lumières, très physiques celles-ci, qui se réfléchissent sur la page, noir sur blanc, et s'embrouillent sur les papiers de... brouillon. Encore plus justement au pluriel.

Car la trajectoire de l'astre Sony va du *Premier pas* au *Commencement des douleurs*. Lesquelles s'interprètent diversement mais dont le pluriel nous intéresse ici particulièrement. On voudrait y voir le symptôme du travail obscur de gestation ou de deuil, le signal posthume - "attention travaux" - de la montée en puissance des "affaires de l'écriture" : "Je suis en train d'écrire la énième version de mon prochain roman *Le Commencement des douleurs*. Je ne sais pas dans l'édifice, ce qui craque, ce qui tient, ce qui part, ce qui reste, ce qui boude, ce qui ment, ce qui trahit... Je voudrais l'édifice. Qu'il gicle dans le ciel, chaque mot étant une pierre, un frontoglyphe, des labyrinthes incessants, voilà ce qu'est la création. Le temps aussi tient du labyrinthe. Comme la vie. Labyrinthes emmêlés, embrouillés⁵..." Notons ici la conscience aiguë de la pluralité qui renvoie à celle des manuscrits, des versions, des brouillons différents (cf. "Notre douce douleur d'être différents"), même si dans le chantier dédaléen du dernier roman, le souffle peut encore servir de fil d'Ariane.

Il n'y a pas que le premier pas, singulier, qui compte... Cet arbre au premier plan cache la ténébreuse forêt du fond, le bois dont est faite la flûte de sa petite musique. La musique des sphères ? Voire...

Pour s'en tenir à la dimension proprement *physique* de l'acte d'écrire chez Sony - assimilé souvent et justement par lui à celui de respirer -, pour explorer donc le travail du souffle aussi bien que le souffle au travail, il pourrait être d'un intérêt heuristique non négligeable de recourir ici au changement de paradigme dans la physique en tant que discipline scientifique. Celle-ci est partagée, on le sait au moins d'un savoir amateur, entre deux postulations théoriques diversement orientées. La théorie gravitationnelle, d'une part, postule, à la suite de la relativité d'Einstein, la naissance de l'univers en expansion par le big-bang. C'est le premier pas de Sony, suivi par l'apparition des livres publiés : autant d'étoiles dûment répertoriées qui brillent fixement au firmament de l'œuvre de Sony Labou Tansi, lui-même étant une *star* de la littérature africaine. Cette matière visible (lisible) n'est pourtant qu'une partie minime de l'univers (5 %), et la théorie astrophysique est contrainte, quand elle fait le compte de l'énergie totale contenue dans le cosmos entier, de concevoir l'existence d'autres composantes invisibles, en tout cas non détectées jusqu'à présent : la matière sombre (25 %) et l'énergie noire (70 %). Selon ce même mode d'existence purement hypothétique qui défie notre entende-

5. "Lettre à un étudiant...", *L'Autre monde*, Revue noire, 1997, p. 49.

ment spatio-temporel - *entre* les étoiles et galaxies ? -, on est tenté d'imaginer les manuscrits et brouillons de l'écrivain démiurge comme la matière et l'énergie noires de son univers scriptural. Quant à la mécanique quantique qui explore l'infiniment petit, on peut rêver de la transposer au "moi atomique" de l'auteur de *La Vie et demie* et de *Conscience de tracteur*.

Pour prendre la mesure de l'énergie noire déployée dans l'écriture, pour pouvoir l'identifier avant même de l'étudier, les chercheurs disposent de deux types de documents : les dits et/ou écrits de l'auteur lui-même et les manuscrits entendus au sens le plus large. Les premiers permettent une voie d'approche indirecte ; ils fournissent certes une information de première main, mais forcément subjective. Les seconds nous mettent en contact direct avec un matériau brut ; ils sont comme l'empreinte sensible et objective de la démarche de l'écrivain à l'œuvre, la trace perceptible de son énergie noire - "noire", oui, surtout parce qu'elle était largement dérobée aux investigations.

Commencer par la fin ?

Les recherches de critique génétique sur l'œuvre de Sony Labou Tansi ont vraiment commencé par le... *Commencement des douleurs*, son dernier roman. Un paradoxe qui n'est qu'apparent bien sûr, puisque c'est le roman, on l'a vu, qu'il a eu le plus de difficultés à écrire (et à publier), pour lequel le terme de "travail" a retrouvé son sens étymologique de torture. Là où justement la fiction avoue que "le bât blesse", l'écriture s'étire, semble piétiner (s'essouffler ?), les versions se multiplient et se ramifient dans un entrelacs que l'auteur a décrit comme un labyrinthe. Ce *Commencement...* est un piège fascinant, un piège dans lequel seraient tombés les premiers lecteurs critiques de la dernière œuvre de Sony Labou Tansi, les premiers, sidérés, à avoir eu accès à son avant-texte en cours d'écriture et à en avoir proposé une analyse proprement génétique. Notons que ce paradoxe génétique qui consiste, précocement du vivant de l'auteur, à commencer par la fin a produit des effets de sens qui se sont propagés rétroactivement sur tous les textes antérieurs. Le cas très spécifique du *Commencement des douleurs* est devenu le cas Sony Labou Tansi ; amplifié par les déclarations relativement tardives de l'auteur sur son labeur d'écriture, il est ainsi devenu le modèle synchronique étendu à l'œuvre entière. Or il n'est pas sûr que la dernière saison d'écriture ressemble en tout point à la première.

En attendant de découvrir l'empreinte manuscrite des premiers pas, les derniers ont donc pu être examinés à la lumière d'un dossier génétique consistant et significatif, même s'il était forcément incomplet, l'œuvre étant en cours d'élaboration. Établies à partir de l'observation de seulement trois séries génétiques du *Commencement...*, les constatations de Jean-Claude Blachère et de Jean-Michel Devésa sur l'écriture de Sony

convergent vers les mêmes conclusions⁶, au moins sur la méthode de travail de l'écrivain, sur ce que lui-même appelle la phase de son écriture "consciente", soit la phase de textualisation. Le second critique en convient : "Sony ne se relisait pas (ou presque), laissant à ses amis (notamment à Sylvain Bemba) ou à ceux à qui il donnait ses textes et ses interventions le soin de les corriger. (...) Ce constat ne diffère pas énormément de celui établi par Blachère. Son observation du procès d'écriture de Sony Labou Tansi n'est pas en effet en cause ; seule l'interprétation qu'il en donne peut nourrir la controverse." Comme pour mieux marquer d'emblée la divergence : "Ce n'est pas la maîtrise du style qui l'intéressait mais la force et la vivacité de la pensée⁷." Mais n'est-ce pas retomber dans les vieilles ornières du dualisme et creuser ainsi le fossé pensée/style, fond/forme, oral/écrit, individu/collectif, inspiration/transpiration, etc. ? Là où il n'est question, au contraire, que de *respirer*, d'écrire *au galop*⁸ ou encore de *sauter plus haut*. Les dires de l'auteur s'accordent avec sa pratique scripturale pour combler le fossé, le transgresser dans une écriture du continu qui neutralise justement l'opposition du souffle et du travail. La pulsion d'écriture et ses pulsations minimales inscrites sur le papier sont les deux bouts de la même chaîne rythmique qu'il s'agit de tenir ensemble, que j'ai tenté ailleurs⁹ de comprendre, avec l'anthropologue Jean-Loup Amselle, dans la notion de prophétisme scripturaire.

Premiers pas en critique génétique : inventories, conserver, transcrire, éditer...

Mais ce n'est pas le lieu d'entrer plus avant dans le conflit d'interprétations sur l'œuvre de Sony Labou Tansi. Il convient ici de revenir à ses particules élémentaires les plus concrètes. C'est-à-dire de constituer et, avant de les lire (interpréter), de lire au premier niveau (déchiffrer) les dossiers génétiques. Dans cette perspective, un premier travail systématique de localisation et d'inventaire des manuscrits archivés dans la chambre-

⁶ Également miennes au vu de l'ensemble consistant de manuscrits retrouvés chez l'écrivain. Cf. "Sony in progress", in M. Kadima-Nzuji et alii, *Sony Labou Tansi ou la quête...*, L'Harmattan, 1997, p. 211-228.

⁷ Jean-Michel Devésa, *Sony Labou Tansi*, L'Harmattan, 1996, p. 99.

⁸ Cette image de l'auteur en cheval ou cavalier (de l'Apocalypse ?) ne semble pas devoir être prise à la légère. A. Singou-Basscha, ami et biographe de Sony, donne des indications précieuses à qui voudrait calculer sa vitesse moyenne d'écriture. Il raconte en effet que, pour deux romans au moins (*La Vie et demie* et *Les Yeux du volcan*), Sony écrivit le premier jet sur "un cahier de 228 pages" et "en une nuit" (Kadima-Nzuji, *op. cit.*, p. 453 et 456). Comme quoi, pour toute "fable" de et sur Sony, la suspension d'incrédulité est de mise.

⁹ "Transcription, travestissement ou hypertexte ?", *Les Littératures africaines : transpositions ?*, université de Montpellier III, 2002, p. 227-244.

bureau¹⁰ de l'auteur a pu être mené à l'initiative de l'Association nationale des écrivains du Congo et à l'occasion de la commande d'un livre d'hommage par la Mission de coopération et d'action culturelle au Congo. Réalisé au cours de l'année 1996 par des proches de Sony restés sur place, notamment Victor Mbila Mpassi (son frère et tuteur des enfants), Apollinaire Singou-Basseha et moi-même, ce travail exploratoire du fonds personnel de l'auteur a permis de recenser et numérotter la soixantaine de cahiers manuscrits autographes¹¹ laissés au bas de sa bibliothèque (bonne surprise), mais dans un état de dégradation assez avancé (mauvaise surprise). La première opération de sauvetage a consisté à mettre ces documents à l'abri dans une cantine, et la seconde à en photocopier toutes les pages une à une. Ce travail était presque achevé lorsque survint la guerre civile de juin 1997 ; j'ai pu heureusement sauver du désastre, dans mon seul baluchon, l'essentiel des cahiers photocopiés et aussi les originaux qui restaient à copier.

Puis on a reçu des informations contradictoires sur le sort de la cantine des manuscrits qui aurait disparu lors des terribles "événements" qui se sont déroulés dans les quartiers sud. Il fallait en avoir le cœur net ; un nouvel état des lieux s'imposait, notamment pour ce numéro des *ELA*. Lors de notre séjour à Brazzaville au mois d'avril et mai de cette année, Gréta Rodriguez-Antoniotti et moi-même avons pu vérifier sur place l'étendue des dégâts. En fait, on eut la bonne surprise de constater que si la cantine n'était plus à sa place, son contenu n'avait pas disparu : seulement jeté et entassé en vrac dans le bas de la bibliothèque. Retour à la case départ. Pas tout à fait, puisque, après un rapide inventaire des manuscrits existants, ceux-ci comptent, en plus de ceux déjà répertoriés, au moins deux nouveaux cahiers inconnus, lesquels ont surgi, comme par magie ou génération spontanée, d'on ne sait quelles oubliettes. Ils ont pour titre : *Déjà... j'ai habité tous ces mots* (signé Sony La Boutansi) et *Ces hommes qui fatiguent les chiffres* (signé SONY Lab'ou Tansi). La quarantaine de pages de ce dernier a fait l'objet d'un enregistrement complet sur photos numériques, et ce grâce aux soins acharnés et minutieux de Gréta Rodriguez assistée de Bill Kouélany qui tenait la bougie ! Malgré l'heure tardive et les contraintes de stockage de l'appareil, elles ont pu ramener du "trou noir" presque une centaine de clichés de ces manuscrits perdus et (re)trouvés. Parmi eux, le dernier découvert, *Ces hommes...*, constitue sans doute une trouvaille capitale pour la constitution de l'avant-texte de *L'Anté-Peuple* ; le chaînon manquant dans l'évolution du chantier qui

¹⁰ De la visite de ce lieu et à partir d'une simple photo de "l'autel" de l'écrivain, Phyllis Clark tire des commentaires intéressants sur l'environnement politico-religieux qui surdétermine son écriture ("Passionate engagements : a reading of Sony Labou Tansi's private ancestral shrine", *Research in African Literatures*, Indiana University Press, 31, 2000, p. 39-68).

¹¹ Voir la liste d'inventaire originale jointe en annexe.

mène des ébauches de jeunesse à *La Natte* : ce titre s'y trouve comme titre de chapitre. S'en trouve ainsi confortée notre hypothèse génétique sur l'écriture hypertextuelle de Sony Labou Tansi.

Entre temps, la plupart des cahiers disponibles ont été numérisés page à page selon le procédé le plus fidèle à l'original manuscrit et le plus pertinent pour l'étude et l'édition génétique, la transcription diplomatique. Soit quelque huit cents pages. Pour la correspondance de jeunesse - une bonne centaine de lettres pour la plupart adressées à José Pivin et à Françoise Ligier -, on s'en est tenu à la transcription linéarisée ; ce qui a réduit l'espace des trois cents pages manuscrites à moins d'une centaine à lire sur écran ou à imprimer sur papier.

Cette masse de documents en voie d'archivage, de classement et même d'analyse, il reste à la publier ; une partie au moins, la plus grande de l'iceberg, mérite sans doute de devenir monuments visibles et lisibles, bref de sortir de l'état inédit. Honteux. Car pour Sony qui aimait tant faire circuler ses manuscrits même inachevés, ce serait une honte que ses mots paroles restent gelés, que ses cahiers ne parlent plus et retournent au statut de lettres mortes : "les mots sont des cadavres qui aspirent à la résurrection."

Pour notre part, nous avons essayé à plusieurs reprises auprès des éditeurs de combler cette aspiration. Il n'est plus temps de conter ces tentatives - malheureuses au moins pour le moment. On trouvera en annexe une série de documents qui portent trace pour trois d'entre elles :

- l'inventaire des recueils de poèmes inédits (pour *Le Seuil*) ;
- "Éditer les inédits de Sony Labou Tansi" (pour la collection "Continents noirs" chez Gallimard) ;
- "De Marcel Sony à Sony Labou Tansi..." précédé du dossier génétique de *L'Anté-Peuple* et d'un courriel sur la datation de cet avant-texte à partir de la correspondance (pour la collection "Archivos").

Sans épiloguer sur les raisons, bonnes ou mauvaises, de cette frilosité des éditeurs, il est raisonnable d'espérer, juste deux années avant le dixième anniversaire de la disparition de l'écrivain, que ses mots seront bientôt sortis de leur purgatoire - et non plus, cette fois, expurgés... En attendant ou à défaut de les voir imprimés et diffusés sur le papier, il est permis de rêver à leur insuffler une (nouvelle) existence virtuelle sur la Toile. Oui, sur le modèle exemplaire du projet *HyperNietzsche*¹², rêvons d'un *HyperSony*. Au travail...

■ Nicolas MARTIN-GRANEL

¹² Voir Paolo D'Iorio, *HyperNietzsche*, PUF Écritures électroniques, 2000.